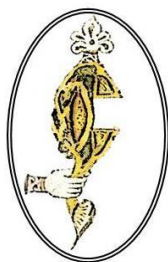


D'UNE TERRASSE À L'AUTRE



MIRA POPOVIĆ

EXTRAIT

HARMONIE
(NOUVELLE)

Traduit du serbe par Gojko Lukić

© **Viviane Hamy, 2012**

HARMONIE

Mon père est mort dans un salon de beauté. HARMONY. C'est le nom du salon. C'est ce que l'on peut lire sur la petite plaque à l'entrée de l'immeuble au rez-de-chaussée duquel il s'est niché. C'est aussi ce qui est écrit en gros caractères noirs, guillerets, sur toute la largeur de la porte d'entrée blanche de ce temple de l'embellissement. Sur la porte, on voit une blonde nue, ensorceleuse, au sourire plein d'assurance, photographiée devant une cabine de bronzage semblable à un appareil IRM, ou à un scanner, sorte de sarcophage futuriste. Sur cette porte qui vante l'*harmonie*, il y a aussi d'autres messages en anglais. Aucun n'est en serbe. « *Glamorous* », « *Elegance* », figurent encore à côté de l'enseigne, puis, tout à fait en bas, sous les pieds nus aux ongles vernis de la blonde : « *What's your style ?* »

On ne peut pas dire que mon père ait manqué de style, ai-je songé tout à coup après m'être trouvée nez à nez avec le salon et dirigée, en passant à côté de cette terrible porte, vers le premier étage. Le style de mon père n'avait, bien entendu, aucun rapport avec l'endroit où il est mort. Sa noble apparence, son port élégant, son élocution posée étaient naturels. Ce sont des choses que l'on ne peut acquérir dans les instituts de beauté, me dis-je avec défi, encore poursuivie par l'image de la blonde factice de l'affiche.

J'ai découvert la porte du salon de beauté un jour de février, où j'ai fait un voyage de Paris à Belgrade pour voir ma mère. Âgée, elle s'étiolait doucement rue Tsviitch, dans l'appartement du premier étage où notre famille a vécu depuis toujours, juste au-dessus de ce qui est aujourd'hui Harmony. Je l'ai trouvée debout au milieu de l'ample vestibule. « Oh, sois la bienvenue », a-t-elle dit à voix basse. Bras ouverts pour m'y recevoir, vêtue d'une chaude robe de chambre gris clair, elle ressemblait à un oiseau. Je l'ai laissée m'envelopper de ses

ailles, me suis penchée et j'ai embrassé ses joues flétries. J'ai vu les larmes perler aux coins de ses grands et beaux yeux qui, me suis-je dit, ne vieilliront jamais. « Non, on ne va pas pleurer », ai-je fait comme si je m'adressais à un enfant et, à tout hasard, j'ai ajouté : « À moins que ce ne soient des larmes de joie. »

Je regardais, par-dessus l'épaule de ma mère, les photographies de famille disposées sur les murs du vestibule. Dans son cadre me sourit une fillette élancée en longue robe de coton brodée — ma grand-mère à l'âge de dix ans. Mon regard glisse rapidement sur la photo où mon père, dans un manteau élégant, un chapeau sur la tête, tient par la main ma sœur et moi, longues fillettes qui ont poussé trop vite, en paletot, avec des chaussettes hautes, blanches, lors d'une promenade au jardin de Kalemegdan, et s'arrête sur le portrait d'une jeune fille d'une beauté radieuse en chemisier de soie, aux cheveux châtain tombant en lourdes boucles, aux grands yeux en amande (ceux qui ne vieilliront jamais), au long nez droit et au sourire énigmatique sur ses lèvres pleines, sculpturales. Je nous revois, ma sœur et moi, en train de nous chamailler pour savoir laquelle de nous ressemblait à ce portrait de notre mère. Nous désirions être aussi belles qu'elle, quoique sans oser le reconnaître. La seule chose qui comptait, prétendument, c'était de lui ressembler. Si l'un de nos parents proches ou de nos amis disait que nous lui ressemblions, et si cela avait lieu chez nous, nous l'entraînions devant cette icône, nous prenions la pose, accrochions à nos lèvres ce que nous supposions être le sourire de notre mère, aussi mystérieux que celui de la Joconde, et fixions d'un regard inquiet notre juge. Celui-ci marmonnait alors quelque chose comme : « vraiment, vous lui ressemblez ! », mais sans grande conviction. De son cadre sur le mur, notre mère posait sur la scène un regard majestueux, condescendant, et même un peu dédaigneux, me semblait-il parfois.

« Pourquoi restes-tu ici, dans l'entrée ? Tu connais toutes ces photos. Il n'y en a aucune de nouvelle, a dit ma mère, me faisant sursauter. Allons au salon prendre du café et tu vas me raconter comment s'est passé ton voyage. »

Elle a fait quelques pas mal assurés en direction du séjour. Avant de me précipiter et de la prendre par le bras, je regarde ses cheveux clairsemés, blancs comme du duvet. Et je lance encore un regard à la dérobée à son portrait et un rapide coup d'œil au portrait de mon père, accroché au mur d'en face, d'où il contemple ma mère avec admiration, comme il la contemplait de son vivant. Ensuite nous entrons dans une pièce confortable à l'atmosphère chaleureuse dont un mur est occupé par une bibliothèque regorgeant de livres, et les autres couverts de tableaux. Je m'affale dans un fauteuil recouvert de velours vert clair. Je laisse derrière moi les photographies gorgées de souvenirs.

« Les Péritch ont déménagé. En fait, ils ont pris un autre appartement en location, à Vratchar. Plus grand et plus beau, à ce qu'ils disent. Celui d'en bas, au-dessous de chez nous, ils l'ont loué. C'est un salon de beauté qui s'y est installé », me dit ma mère pendant que nous échangeons les nouvelles dont il n'a pas été question dans nos conversations téléphoniques qui ont précédé ma visite. À la mention des nouveaux venus du rez-de-chaussée, elle a un petit sourire, ironique, dirais-je. Elle a toujours affiché un léger mépris pour l'art de l'embellissement artificiel. Je sais avec certitude que jamais de sa vie elle n'a eu recours aux services d'un esthéticien. Elle n'en avait pas besoin. Elle était belle au naturel, et nous étions habitués à la voir sans maquillage. Même le rouge à lèvres, que ma sœur et moi — au temps où nous découvriions les secrets de l'eye liner, des faux cils, des ombres à paupières, du gloss en tube avec pinceau intégré — lui avions offert une fois pour la fête des mères et que nous l'avions poussée à utiliser, faisait sur elle un effet presque obscène, idiot et incongru.

C'est probablement notre père qui l'a rendue réfractaire au maquillage et aux ongles vernis. Elle racontait en riant qu'une fois, il y avait longtemps, avant d'aller au théâtre, elle s'était fait les ongles avec un vernis rouge criard et que notre père, horrifié, lui avait ordonné de l'enlever immédiatement, sous peine de ne pas l'accompagner au spectacle. Elle riait toujours en racontant cette scène pimentée par la remarque

paternelle que seules les femmes aux vilains ongles striés mettaient du vernis pour dissimuler ces irrégularités. Les ongles de notre mère, lisses et ovales, finement arrondis, étaient le bel ornement de ses douces mains blanches qui, comme ses yeux, sont restées jeunes, sans taches, même quand elle a vieilli.

Ses cheveux, en revanche, elle les a longtemps teints. Ils ont commencé à blanchir très tôt et elle n'avait pas trente ans qu'ils étaient déjà blancs. La vengeance de la nature a été impitoyable, car cette tignasse argentée — elle avait des cheveux drus, ondulés — faisait un effet spectral autour de son visage ivoirin. Notre père la soutenait dans son entreprise de coloration capillaire. Il avait même l'habitude de faire l'éloge de sa teinte châtain aux reflets dorés et cuivrés. Elle lui rappelait sans doute la jeunesse de ma mère et la sienne.

Doux, discret et aimable, mon père avait le genre de sérénité inébranlable et sage qui faisait que l'on entendait même ce qu'il ne disait pas. Ma mère avait pour lui un respect semblable à celui qu'elle aurait sans doute eu pour son père si celui-ci avait vécu plus longtemps. Elle l'avait perdu alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, c'était à peine si elle se souvenait de lui. L'homme qu'elle a épousé, mon père, était de dix-sept ans son aîné et devait probablement, l'idée se présente à moi maintenant, la traiter un peu comme une enfant. Ma sœur et moi tendions aussi l'oreille pour écouter avec attention les idées de mon père sur la vie, l'amitié, l'amour, même à l'époque où, adolescentes, nous nous étions mis dans la tête qu'il ne savait rien de tout cela, qu'il était dépassé, que lui, notre mère et l'école formaient un clan ennemi qui complotait contre nous.

*

J'écoute ma mère parler du changement de locataires au rez-de-chaussée. « Qui sait combien les Péritch paient pour leur nouvel appartement, dis-je, les loyers sont chers maintenant. » Elle secoue la tête : « L'argent n'a jamais été un

problème pour eux. Je ne sais même pas comment ils gagnent leur vie. La femme veille sur ses enfants, bien entendu, elle les élève bien. Lui doit probablement seconder son père, qui est riche, c'est lui qui leur a acheté l'appartement. Il a une entreprise privée. »

Ses mains reposent tranquillement dans son giron pendant qu'elle poursuit son histoire : « Te souviens-tu que les Péritch, en arrivant ici, avaient fait faire des travaux luxueux dans leur appartement, du moins d'après ce qu'on pouvait en voir de l'extérieur, à la porte d'entrée, aux fenêtres, malgré le fait que les locataires précédents — les Voukovitch, tu t'en rappelles sans doute — avaient investi pas mal d'argent dans des travaux de rénovation juste avant de leur vendre l'appartement et de s'en aller ? »

« Oui, eux aussi se montraient prodigues », dis-je. Ils avaient rogné le séjour pour ouvrir, sur toute sa largeur, une loggia, fait poser des fenêtres rondes à la place des rectangulaires, muré la fenêtre de la salle de bains... c'est-à-dire modifié la façade de l'immeuble selon leur goût, mais personne ne leur avait adressé de reproche, peut-être parce que M. Voukovitch était dans la police. Ils avaient fait irruption du jour au lendemain dans l'appartement où Harmony régnait à présent, après la mort soudaine du dernier locataire, ancien danseur étoile du ballet de Belgrade, Iovan Iankovitch. Une douzaine d'ouvriers avaient travaillé à la rénovation. Nous, les autres habitants de cet immeuble de la rue Tsviitch, nous assistions à ces travaux comme à un spectacle surréaliste. Notre réalité en ce temps-là, quand ma mère et moi avions décroché du mur le premier tableau pour le vendre et survivre, c'étaient des salaires et des pensions de retraite de trois marks allemandes. Peut-être cinq.

Ma mère a un léger sourire. Elle écarte d'un geste lent une mèche de son front. « Contrairement à ce qui s'est passé avec les Voukovitch, je regrette que les Péritch soient partis, dit-elle. Leurs enfants étaient adorables. Ils jouaient toute la journée dans la cour. C'était un peu comme autrefois, quand ta sœur et toi étiez petites et la cour pleine d'enfants. » Il y a de la

gaîté dans sa voix, comme toujours quand elle se promène dans le passé.

*

L'appartement d'Iovan Iankovitch a été l'un des plus singuliers que j'ai connus. À cause de l'événement qui s'y est produit, j'étais particulièrement sensible à tout ce qui concernait cet espace et son sort, comme ma mère et ma sœur, j'imagine, même si nous n'en parlions jamais quand nous évoquions mon père, sa mort, son amitié avec M. Iankovitch.

Il n'y avait pas de tapis chez Iovan Iankovitch. J'étais portée à croire que c'était parce que parfois, dans une solitude complète, aussi vieux qu'il fût, il dansait pour lui seul en glissant silencieusement sur le parquet entre les rares pièces de mobilier ancien. Pas de tapis, sauf dans la petite pièce, isolée du reste de l'appartement, correspondant à celle qui, un étage plus haut, chez nous, était la chambre d'enfants. Il en avait fait son atelier. Un grand bureau était enseveli sous toutes sortes d'outils. Autour, il y avait des meubles qu'il restaurait, des objets cassés qu'il recollait, des boîtes, des pots, des câbles. Il aimait bricoler. Ce qui me paraissait incompatible avec son art, avec le ballet et la musique que l'on entendait toujours dans son appartement, soit parce qu'il écoutait des disques soit parce qu'il jouait lui-même sur son piano. Le vieux Steinway occupait la plus grande partie de la pièce qui donnait sur la rue. Il y avait encore une chaise de piano, un fauteuil fatigué recouvert de velours rouge sombre, flanqué d'un guéridon. Iovan dormait dans la troisième pièce, située comme son atelier du côté de la cour. Son lit était placé sous la fenêtre, une armoire contre l'un des murs, une coiffeuse avec un grand miroir et une chaise contre le mur opposé, et le milieu de la chambre, vide, se prolongeait, après la grande porte vitrée toujours ouverte, dans la pièce au piano.

Un jour que j'étais venue lui apporter son journal parce que mon père, qui le faisait d'habitude, était en voyage, je l'ai

trouvé en train de jouer du Chopin. Il m'a proposé du café. J'ai accepté. Je me suis assise dans le fauteuil. Il est bientôt revenu de la cuisine avec la cafetière et les tasses. Il m'a servie sur le guéridon, et il a posé sa tasse sur le piano. Je l'ai prié de continuer à jouer. « S'entendre jouer du Chopin en prenant son café, c'est un grand privilège », ai-je dit. « Tu es comme ton père », a-t-il répliqué et il s'est assis promptement au piano. La pièce se remplissait de musique. Je buvais les dernières gorgées de mon café quand, brusquement, sans songer que je pouvais le blesser, je lui ai demandé si la danse ne lui manquait pas. Il a arrêté de jouer. « Oui et non, a-t-il dit. Cela fait longtemps que je ne monte plus sur scène, tu le sais. Je suis trop vieux pour ça. Mais cesser de danser, impossible. J'en ai encore la force. Et l'envie. Regarde ! » Il s'est levé, écarté du piano. Il a resserré son peignoir de soie sur son corps potelé, encore musclé, il a fait deux pas rapides et a bondi en faisant un entrechat. Un instant plus tard il se tenait devant moi, un peu essoufflé, son visage arborait une expression de triomphe et de bonheur sous ses cheveux blancs ébouriffés. Puis il s'est incliné. J'ai applaudi.

*

Mon père avait été ingénieur. Une fois à la retraite, sa journée entière débordait d'activités, de l'heure matinale où il prenait son premier café avec ma mère avant que celle-ci ne partît pour aller travailler, jusqu'au moment de se coucher à *une heure raisonnable*, comme il disait, ce qui voulait dire en tout cas avant minuit. Son bohème de voisin, dont il était devenu à cette époque l'ami inséparable, passait généralement ses journées au gré de son humeur, à jouer du piano dès qu'il ouvrait les yeux, et souvent tard dans la nuit. Nous l'entendions, en haut, jouer ou s'exercer avec entêtement, et ce n'était pas toujours un plaisir. Mais cela ne nous dérangeait pas pour autant ; cela nous manquait même quand le piano, en bas, se taisait trop longtemps. Alors, nous nous faisons du souci.

J'entendais parfois, surtout pendant le week-end, ma mère demander à mon père : « Où est Iovan ? Il ne lui est rien arrivé ? Je ne l'entends pas jouer. » Mon père n'était pas inquiet. « Il doit dormir. Il a dû encore veiller jusqu'à l'aube. J'irai le réveiller à dix heures, ou bien un peu plus tard, cette fois-ci, puisque tu t'inquiètes toujours qu'il n'ait pas tout son soûl de sommeil. »

Cette visite de dix heures qu'il faisait à son ami Iankovitch, avec le deuxième café de la matinée et la conversation, était parmi les premières occupations du programme quotidien de mon père. Auparavant il était allé acheter le journal, le pain et le lait. Après le petit déjeuner, il descendait donc chez son ami à dix heures précises, avec son journal, parfois aussi un livre à la main. Il lui arrivait, quand il supposait qu'Iovan dormait encore, de descendre en portant le café fumant, afin de réveiller son ami avec des effluves revigorants.

Seule la précision avec laquelle mon père organisait son temps correspondait à l'idée que je me faisais des ingénieurs. Il lisait beaucoup et méthodiquement. Surtout des ouvrages de philosophie. Avec un crayon, il faisait sur les pages, à certains endroits, des signes qu'il recopiait ensuite sur une feuille de papier. Là, sur cette feuille, sous les mêmes signes qu'il avait tracés sur les pages des livres, il notait certaines choses. C'étaient ses commentaires. Un dialogue avec l'auteur. Quand il terminait la lecture d'un ouvrage, il détruisait ses notes et effaçait les signes dans le livre. Je n'ai jamais su ce qu'il écrivait vraiment ni quel était le sens de tout cela. Je n'osais pas m'emparer des notes pour les lire en cachette. Ou je ne désirais pas le faire, peu importe. Certains de ces signes faits dans les livres ont survécu. Il ne les avait pas bien effacés. Parfois, quand je viens de Paris à Belgrade, j'ouvre un livre qu'il a lu autrefois, je trouve un signe mystérieux et passe doucement le bout de mes doigts dessus. Comme si je caressais la main de mon père.

Mon père lisait aussi chez Iankovitch, pendant que celui-ci jouait du piano ou bricolait dans son atelier. Lui-même ne réparait, ne fabriquait ni ne montait rien. Il n'était pas doué

pour cela. Ou pas intéressé ? « C'est incroyable à quel point ton père peut être incapable de manier un outil, me disait Iankovitch. Il est ingénieur et ne sait rien faire de ses mains. Et moi qui suis danseur, je sais. Mais, il a d'excellentes idées. Il conçoit parfaitement ce qu'il faut faire pour remettre une chose en état. Moi je le réalise. Il est le concepteur, je suis l'exécutant », disait Iankovitch, m'expliquant le fonctionnement de leur singulier tandem de bricoleurs.

*

C'était une claire journée d'octobre. Des rayons de soleil perçaient l'épais feuillage du marronnier devant la maison et éclairaient ma chambre d'une douce lumière protectrice. D'en bas venait la musique du piano. Ce jour-là je n'étais pas allée à la fac. J'attendais la visite d'une amie qui vivait en France et qui, dix ans plus tard, quand j'aurais quitté Belgrade pour m'installer moi aussi à Paris, m'aiderait à y organiser ma vie. Le vent se levait. Je m'en rendais compte aux mouvements des branches qui, plus hautes que nos fenêtres, commençaient à taper contre les vitres. Ma mère était au travail, mon père chez Iankovitch, mon amie tardait à venir. Je n'ai pas remarqué que la musique en bas s'était arrêtée. J'écoutais *Eleanor Rigby* sur mon électrophone lorsque le téléphone a sonné. « Dieu merci, c'est toi ! Viens tout de suite, s'il te plaît, ton père ne va pas bien. » La voix de Iankovitch était affolée, d'une octave plus haut que d'habitude. Je me suis précipitée en bas et, traversant en trois enjambées le vestibule, j'ai fait irruption dans la pièce au piano. Mon père, dans un pantalon gris foncé, une chemise de popeline d'un blanc éclatant et un doux gilet en laine anthracite, était assis dans le fauteuil, le journal sur les genoux. Sa tête retombait sur sa poitrine.

« Que s'est-il passé ? » ai-je crié. J'étais comme pétrifiée devant le fauteuil. Iankovitch, tel un automate, récitait : « J'ai appelé les urgences tout de suite ils vont arriver d'un instant à l'autre pourvu qu'il ne soit pas trop tard... je n'ai pas remarqué

qu'il avait un malaise je jouais il lisait... j'improvisais quelque chose j'ai voulu savoir ce qu'il en pensait je le lui ai demandé plusieurs fois mais il ne répondait pas j'ai pensé qu'il s'était endormi et je l'ai secoué par l'épaule mais sa tête est tombée sur sa poitrine et j'en ai été épouvanté... »

La sonnette de la porte s'est fait entendre. Un médecin et un infirmier sont entrés dans la pièce. J'ai pu lire le diagnostic sur leurs visages alors qu'ils ne s'étaient même pas approchés de mon père. « Nous n'y pouvons plus rien. Nous sommes désolés. C'est à l'entreprise de pompes funèbres de s'en occuper », a dit le médecin.

C'est un infarctus qui a emporté mon père. D'une façon inattendue, discrète, un impitoyable caillot s'est glissé dans une artère et l'a obstruée. À ce moment-là mon père lisait, alors que son ami jouait du piano. Il restait encore du café dans la cafetière. De dehors venaient de chauds rayons d'un soleil mûr d'octobre. J'entends encore les voix des parents et des amis qui essayaient de nous consoler : « C'est une belle mort. »

Je ne sais pas quelle musique mon père écoutait à sa dernière heure. Son ami m'a seulement dit qu'il improvisait, mais je m'imagine parfois que c'était du Tchaïkovski. Probablement parce que je savais que mon père l'avait aimé et que son *Concerto pour piano et orchestre n°1 en si bémol mineur* avait été le premier disque qu'il m'avait offert, il y a fort longtemps. Il m'arrive maintenant encore, alors que nous sommes en plein règne du CD, d'aller dans mon ancienne chambre chez mes parents pour ouvrir l'électrophone et poser le diamant sur le 33 tours du concerto de Tchaïkovski interprété par le jeune Vladimir Ashkénazi.

*

Avant de regagner Paris, je suis un jour allée sonner à la porte du salon de beauté Harmony. Une jeune fille m'a ouvert. Des cheveux noirs, divisés au milieu comme au moyen d'une

lame, tombaient droit des deux côtés de son visage maquillé à outrance. Elle portait un pantalon noir moulant et, malgré le froid, un bustier blanc décolleté, à bretelles, qui avait bien du mal à atteindre sa taille. J'ai remarqué un anneau d'argent à son nombril. « Entrez », a-t-elle dit en étirant ses lèvres rouge vif en un sourire. « J'aimerais savoir quels services vous proposez », ai-je dit. « Toutes sortes de traitements du visage. L'épilation des jambes à froid ou à chaud, avec maillot ou sans, entières ou mi-jambes. Manucure, classique ou french. Pédicure. Nous avons aussi un solarium... » Mon regard glissait sur les murs d'un blanc aseptisé, les rideaux rose fluo qui encadraient les cabines improvisées, les étagères avec les produits cosmétiques. « Que désirez-vous qu'on vous fasse ? », a demandé la fille en commençant à balancer le haut talon de sa mule au rythme d'un turbo-folk qui inondait l'espace. « Merci. Je viendrai un autre jour. Je voulais juste me renseigner. » J'ai eu la chair de poule à l'idée que l'image d'Harmony pourrait, avec le temps, effacer celle de la chambre au piano d'Iankovitch. Tout à coup, je me rappelle une conversation avec Andreï Makine. Depuis qu'il est à Paris, dit-il, il ne retourne plus dans sa Russie natale parce qu'il désire garder intacts les souvenirs et les images qu'il a apportés de là-bas, et non pas trouver des bars et des salles de jeu là où avaient vécu ses amis, au temps où la ville ne s'était pas encore lancée dans sa tentative de ressembler à n'importe quelle autre ville occidentale contemporaine, ou plutôt à l'idée que l'on peut s'en faire. Ou quelque chose comme ça.

*

Je suis repartie quelques jours plus tard. J'ai appelé un taxi pour me faire conduire à l'aéroport. Depuis longtemps déjà, lors de mes visites à Belgrade, personne ne m'attendait ni ne m'accompagnait plus. J'ai embrassé ma mère dans le vestibule, parmi les photographies d'une époque où le monde était harmonieux, insouciant et jeune. Je savais qu'elle allait ensuite

marcher de son pas mal assuré jusqu'à la fenêtre, s'appuyer contre la vitre et agiter son bras frêle jusqu'à ce que le taxi se fût éloigné.

Au bas des marches, je me suis arrêtée devant la porte du rez-de-chaussée. Le message de l'entrée d'Harmony me narguait : *What's your style ?*

En effet, quel est mon style ? Cette question devait longtemps me tourmenter. Ce n'est que bien plus tard, quand je m'imaginerais être entrée dans le royaume de l'harmonie intérieure, que je pourrais répondre à cette question.